

FASSIN, Didier (dir.). — *Afflictions. L'Afrique du Sud, de l'apartheid au sida*. Paris, Karthala (« Hommes et Sociétés »), 2004, 295 p. (Avant-propos de Malegapuru William MAKGOBA, Postface de Paul FARMER)

Fred Eboko

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5489>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.5489

ISSN : 1777-5353

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 25 juin 2005

ISBN : 978-2-7132-2048-7

ISSN : 0008-0055

**Référence électronique**

Fred Eboko, « FASSIN, Didier (dir.). — *Afflictions. L'Afrique du Sud, de l'apartheid au sida*. Paris, Karthala (« Hommes et Sociétés »), 2004, 295 p. (Avant-propos de Malegapuru William MAKGOBA, Postface de Paul FARMER) », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 178 | 2005, mis en ligne le 30 juin 2005, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5489> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.5489>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

---

FASSIN, Didier (dir.). – *Afflictions.*  
*L'Afrique du Sud, de l'apartheid au sida.*  
Paris, Karthala (« Hommes et  
Sociétés »), 2004, 295 p. (Avant-  
propos de Malegapuru William  
MAKGOBA, Postface de Paul FARMER)

Fred Eboko

---

- 1 *Afflictions* constitue pour la recherche en sciences sociales sur le sida en Afrique une très bonne nouvelle. De celles que l'on savait imminentes et dont le contenu est à la hauteur de l'attente intellectuelle et de l'intérêt scientifique. Si c'est une « bonne nouvelle », les « nouvelles » contenues dans le livre ne sont pourtant pas réjouissantes. En République sud-africaine (RSA), une affliction a remplacé l'autre. L'apartheid semble avoir préparé le terrain à l'expansion de l'épidémie du sida dans un mécanisme que l'on pourrait définir en empruntant une expression que Didier Fassin a utilisée dans un travail précédent : l'incorporation des inégalités. À celles-ci se greffe un contexte de violences quotidiennes, symboliques, physiques, sociales, en un mot structurelles. Le terrain sud-africain de Didier Fassin et de ses collègues paraît avoir été façonné sur mesure pour éclairer la scène de la tragédie du sida par tous les faisceaux de notions que ce chercheur avait constitués sur d'autres terrains depuis les années 1980 : « pouvoir et maladie », « l'incorporation des inégalités », « l'espace politique de la santé » et son corollaire le « gouvernement de la vie »... C'est donc le paradigme des inégalités structurelles dans le champ de la santé qui trouve ici une terre d'élection, à l'interface du défunt apartheid et du présent tragique du sida. Cet ouvrage consacre une série de recherches menées d'abord sous la direction de Didier Fassin, puis sous la double tutelle du même auteur et de Helen Schneider, professeure associée à l'université de Witwatersrand (Center for Health Policy). Pour celles et ceux qui

s'intéressent aux dynamiques sociales et politiques qui accompagnent et répondent à l'expansion de la pandémie du sida en Afrique australe, ce livre illustre aussi la constance des efforts consacrés par D. Fassin depuis plusieurs années pour rendre intelligibles les logiques sociales et politiques de l'épidémie du sida en RSA ; constance d'une problématique et d'un travail de recherche, des échanges scientifiques entre « le Nord et le Sud » et, enfin, de la promotion de jeunes chercheurs dont cette publication collective montre les ressources scientifiques ainsi qu'un certain renouvellement de la réflexion sur le sida en Afrique.

- 2 Ceux qui ont lu les textes écrits ou co-écrits par D. Fassin depuis le début de la décennie 2000 peuvent mesurer la constance de la progression de ce travail concernant « les sociétés post-apartheid » face au sida. C'est dans la droite ligne d'une double confrontation initiale que se situe le fil d'Ariane de la réflexion : la collusion entre « la fin de la contention politique » et l'avènement dramatique de l'épidémie de sida en Afrique australe. Pour autant, l'auteur nous invite à éviter les relations de causalité factices autant que les distinctions arbitraires pour instruire le procès de l'économie politique du sida dans « la Nation arc-en-ciel ». « Assimiler les deux situations n'est toutefois pas sans risque, non seulement parce que les enjeux politiques sont de nature radicalement différente, mais aussi parce que ce rapprochement insistant tend à mettre le gouvernement d'aujourd'hui, dénoncé pour ses incohérences face à l'épidémie, dans une position similaire au pouvoir raciste et criminel d'hier – ce qui est évidemment intolérable pour ceux-là mêmes qui en ont été les victimes et l'ont pendant tant d'années combattu » (p. 10). Pour autant, pour cette épidémie qui touche directement près de cinq millions de Sud-Africains ce qui en fait le pays qui compte le plus de personnes vivant avec le VIH/sida, il s'agit bien d'une tragédie qui s'explique autant par un passé de discriminations et de ségrégations sociales et raciales que par le présent. Le livre propose ainsi de déconstruire patiemment les différentes dimensions de la concaténation des facteurs qui façonnent le problème du sida en RSA aujourd'hui. « C'est de cette empreinte du temps que traite ce livre, trace profonde d'un temps court, celui des années de la fin de l'apartheid et de la libération de l'opresseur, d'un temps long aussi, celui de décennies de ségrégation, de domination et d'exploitation violentes à l'égard principalement des populations sud-africaines noires » (pp. 10-11).
- 3 Une des questions par lesquelles Didier Fassin et ses collègues ont appréhendé l'épidémie sud-africaine est celle du rôle politique et symbolique de la RSA dans le contexte d'une Afrique du Sud libérée et confrontée à des défis sociaux, économiques et politiques inédits. Avec une constance de métronome, D. Fassin a occupé, article après article, l'espace scientifique de l'appréhension idéologique du drame sud-africain à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Il fait ainsi partie, pour les oreilles qui ont accepté d'entendre sa voix, de ceux qui ont tôt fait de relativiser l'impact des postures dissidentes du Président Thabo Mbeki et de les replacer dans une dialectique complexe qui mettait à distance le « global » et l'« universel » dans les exigences d'apparence contradictoire du gouvernement sud-africain. Le sida est un immense défi pour la RSA, notamment à cause du nombre, sans précédent, de personnes nécessitant une prise en charge sociale et médicale dans un contexte de mutations de tous ordres et sur fond de violence multidimensionnelle. Ce travail collectif va au-delà des vicissitudes de l'inscription de la RSA dans l'ordre (ou le désordre) mondial et nous fait plonger dans l'univers composite d'une société dans laquelle le sida se greffe à la brutalité des changements sociaux, passés et présents. Depuis les travaux de Paul Farmer en Haïti, le

sida a rarement été de manière aussi abrupte le syndrome symétrique d'une vie quotidienne portée par des relations sociales quasi anomiques et pourtant d'une violence symptomatique d'un « ordre » social : entre générations, entre hommes et femmes, entre Blancs et Noirs, entre minorités aisées et majorités précaires, entre patrons et employés, etc. Entre toutes ces disparités qui, selon la problématique de Fassin et Farmer, marquent les corps, le livre aborde en neuf chapitres les enjeux politiques, sociaux et relationnels que génère la pandémie du sida en RSA. Les auteurs mettent un point d'honneur à situer leur propos dans le temps, de manière diachronique, pendant et après l'apartheid.

- 4 Après la reprise par D. Fassin d'un thème qui lui est cher, comme nous l'avons dit plus haut (« L'incorporation de l'inégalité », chap. 1), Deborah Posel, professeure de sociologie à l'université de Witwatersrand, décrypte une nouvelle fois la controverse sur le sida en RSA à partir de plusieurs niveaux de lecture (« Politique de la vie et politisation de la sexualité », chap. 2). Elle décrit avec beaucoup de finesse en quoi devrait consister l'anthropologie du sida en Afrique du Sud : « C'est une anthropologie morale [et ? du ?] politique où la grande histoire de la nation rencontre la petite histoire des individus, où le président et le villageois parlent de domination à travers leur expérience personnelle et où chacun les comprend, que j'essaie de faire ici » (p. 22). De ce « site » d'observation dialectique, la sociologue revient sur la controverse et analyse la posture du « Moi africain » du président Thabo Mbeki comme un nouveau modèle « d'être en Afrique » qui se veut en rupture avec les idées reçues sur le sida en Afrique et sur l'Afrique en général. « Ainsi la controverse sur le sida en Afrique du Sud a été à la fois profondément immergée dans, et saturée par, des lectures plus globales du sida en Afrique, et une longue histoire de la sexualité et de la maladie en Afrique du Sud qui se sont croisées dans une stigmatisation du corps noir. [...]. Du point de vue du discours, le “déli” de Thabo Mbeki, envisagé dans le contexte de son invocation pour une Renaissance africaine, constitue un refus de marcher sur ces “empreintes de désespoir”, selon sa formule » (p. 72). Pour autant, l'auteure mesure aussi l'impact que la position ambivalente du président sud-africain a pu avoir sur la lutte contre le sida dans le pays. « En effet, pour ceux responsables de gérer l'épidémie, sa résistance à reconnaître le besoin de confronter avec détermination les réalités du “sexe à risque” est l'un des héritages les plus lourds de la controverse du sida dans le pays » (p. 73).
- 5 Helen Schneider dresse l'évolution épidémiologique du sida en Afrique du Sud (« Le passé dans le présent », chap. 3), en insistant sur les apories des études épidémiologiques sur le sida malgré une longue tradition sud-africaine d'analyse en économie politique des maladies. Celle-ci semble se heurter au caractère différentialiste de la société sud-africaine qui brouille les pistes et surtout les croisements nécessaires entre recherche clinique et recherche biomédicale d'une part, et l'épidémiologie sociale du risque trop souvent reléguée à des études « comportementales » voire « culturalistes » d'autre part. Dans cette épidémie « explosive » que connaît la RSA, Helen Schneider note que « la “racialisation” de l'épidémie crée un dilemme central dans le discours de la santé publique sur le sida » (p. 86). Après une vague qui touchait en priorité dans les années 1980 des personnes blanches et homosexuelles, les vagues actuelles touchent de plein fouet les personnes noires hétérosexuelles. Elle insiste sur les inégalités de tout ordre qui structurent ce phénomène. Duane Blaauw, médecin de santé publique, traite pour sa part des « Transformations de l'État et réforme de la santé », (chap. 4) en insistant sur le passage

d'un État « raciste, fragmenté et centralisé » (p. 116), caractéristique de la période de l'apartheid, à un État démocratique qui paie la facture de l'autre et tente d'inscrire ses actions dans un projet de décentralisation et de réforme du système de santé.

- 6 Loveday Penn-Kekana, anthropologue, aborde la question des professions de santé à l'épreuve du sida (« Chronique hospitalière », chap. 5), à partir des services de santé maternelle. Le petit hôpital local de Thoyalowo sert de site à la description d'un monde qui change, de ces structures jadis réservées aux Blancs qui se démocratisent et d'une forme de déclassement socio-sanitaire en temps de sida. Une « anecdote signifiante » (p. 146) résume bien les collisions de représentations portées par le sida à travers l'histoire d'un « nouveau-né séropositif né d'une mère séronégative ». L'impact du débat politique sur le sida en Afrique du Sud touche donc pleinement les structures et les personnels de soins, mais Loveday Penn-Kekana note aussi que « tout se passe comme si les professionnels de santé étaient en quelque sorte “endurcis” par leur propre expérience de la souffrance » (p. 157). Katinka De Wet aborde la question du « militantisme social » (chap. 6). Sous cette apparente redondance, la sociologue épingle l'effet de naturalité que voudraient donner les autorités aux mobilisations dites « communautaires » qu'elles appellent de leurs vœux. Katinka De Wet rappelle d'abord le caractère partiel et partial de l'appréhension de la maladie par les anciens responsables de la période de l'apartheid. La prise en charge des malades par traitement antirétroviral induit la mise en œuvre par le gouvernement de la thématique du volontariat et des « volontaires » dont le paradoxe est qu'ils sont présents dans la rhétorique officielle et « marginaux » dans les dispositifs institutionnels. La « scène » choisie par l'auteure est le Free State, province rurale située au centre du pays et précisément le *township* de Mangaung qui jouxte la commune de Bloemfontein. Au cœur de l'héritage historique de la ségrégation, Katinka De Wet décrypte comment, avec la fin de l'apartheid et l'avènement du sida, se construisent et se reconstruisent des liens sociaux. De la « famille élargie » à « la communauté », elle met en exergue les constructions sociales de l'une comme de l'autre qui entourent la dynamique du « volontariat » en montrant par exemple « la division sexuée du travail volontaire à l'intérieur de la famille » qui fait « de la femme un “véritable agent de soins de santé primaire” » (p. 171). Pour la sociologue, « l'appel au volontariat contient à la fois un enjeu pratique et une signification idéologique » (p. 177).
- 7 Judith Hayem, anthropologue, aborde les conditions de la mobilisation contre le sida dans les mines sud-africaines (« Histoire collective et responsabilité individuelle », chap. 7). Entre sociologie du travail et des organisations dans le monde ouvrier d'une part et anthropologie du sida, l'auteure rapproche des faits symptomatiques des dominations subies et effectuées dans le double registre du travail et des avatars de l'apartheid. Dans ce cadre, le sida s'érige en « miroir des relations industrielles sous l'apartheid » (p. 218). L'accès aux ARV constitue une des batailles-clés des syndicats de mineurs, et Judith Hayem va au-delà des explications économicistes de la prise en charge par les entreprises de leurs employés, malgré la réalité de la « domination ». « En effet, fournir du soin sur la base du lieu de travail peut être lu comme un double engagement au regard des ouvriers : les aider à survivre plus longtemps au sida, d'une part, leur permettre de continuer à travailler pour vivre malgré leur état de santé, de l'autre » (p. 226). Elisabeth Deliry-Antheaume, géographe urbaine et photographe, offre son regard sur des visions picturales d'artistes à travers les murs peints des villes et des *townships* en temps de sida (chap. 9). « Spectatrice de la campagne de prévention du

sida de 1996 à 2003, j'ai tenté ici de montrer cette sémiologie urbaine spécifique [...]. L'utilisation du sida comme sujet et métaphore pose la question de la représentation d'une pratique qui implique une esthétisation d'un sujet complexe » (p. 284).

- 8 Frédéric Le Marcis signe à nos yeux le chapitre le plus saisissant de l'ouvrage. « L'empire de la violence » (chap. 8) est un condensé de tous les autres thèmes du livre. L'anthropologue a pris le parti de la biographie, à partir d'une jeune femme sud-africaine, Ntombi. Après un point méthodologique emprunté à Jean-Claude Passeron sur le dessein sociologique de la biographie, entre produit des forces structurelles et *agency* des acteurs (p. 241), l'auteur nous arrime pratiquement à un « bateau ivre » de violence : la société sud-africaine post-apartheid. En figure de proue, l'itinéraire biographique « ordinaire » de la jeune Ntombi (25 ans) est une concaténation de drames liés au sida, à la violence domestique et « ordinaire » : celle des parents, des amants, de la survie, de la sexualité, de l'infection à VIH, etc. La brutalité des rapports hommes-femmes, l'exiguïté des portes de survie qui s'appuient sur la sexualité de crise et les relations sentimentales qui l'accompagnent constituent le tournis littéraire auquel nous soumet la plume de F. Le Marcis. Avec une économie subtile d'adjectifs, dans un style sobre et percutant, l'auteur décrit le passé de l'apartheid et le présent du sida dans les *townships* sud-africains et dans toutes les autres structures (services de santé, prisons, familles). Il montre aussi la recomposition des liens sociaux, après les naissances et décès comme dans le champ de la mobilisation associative des personnes vivant avec le VIH. Ntombi est passée d'un drame à l'autre, perdant son enfant, sa mère, son amant ; elle passe aussi par toutes les recompositions : sociales, affectives, physiques, etc. F. Le Marcis ne se contente pas d'un vrai talent d'ethnographe-écrivain. Il entrecoupe la course folle de Ntombi par des petites pauses conceptuelles. L'auteur et le lecteur reprennent leur souffle en remplaçant le parcours chaotique de Ntombi dans une « histoire collective ». Par exemple, « l'occasion, notion centrale du concept de tactique développé par Michel de Certeau [...], est la chance du faible, comme la ruse son outil, en opposition avec les stratégies basées sur l'accumulation et la planification relevant du pouvoir. Par définition, ces occasions sont fragiles. En outre, Ntombi ne contrôle pas toutes les règles du jeu et ne peut capitaliser ou construire sur ces rencontres dont l'issue lui échappe finalement » (p. 248). Cette jeune femme semble être la passagère de la classe inférieure d'un « Titanic » qui prend l'eau. « L'empire de la violence » de F. Le Marcis n'a pas besoin d'un épilogue. C'est à la société sud-africaine et à ses partenaires de l'écrire. Il y a urgence. Le parcours de Ntombi incarne, dans tous les sens du terme, un système de reproduction de la violence structurelle, et leurs corollaires que constituent les exclusions et le silence. « L'analyse anthropologique en décryptant l'expérience quotidienne d'individus vivant en marge des *townships* à partir du récit de Ntombi a rendu ce silence sonore » (p. 268). Remarquable.
- 9 Paul Farmer clôt l'ouvrage par une belle postface où il s'agit de souligner plus que jamais que le sida est « une épidémie de la modernité » (p. 290).